

—ses yeux exprimaient l'espérance et l'étonnement ;
—cependant il ne répondit pas à cette question.

—Une pauvre femme âgée d'environ trente-cinq ans, continua l'étranger.

Le vieillard ne put comprimer un violent mouvement de surprise.

—Je devais la joindre ici, dit le jeune homme, et malgré tous mes efforts je n'ai pu la trouver.

—Elle est Allemande ? répondit le fou.

—Oui, mon brave.

—Et elle a une fille ?

L'étranger à son tour ne put se défendre d'un mouvement de surprise.

—Oui, fit-il : mais qui peut... ?

—Elle s'appelle Marguerite, continua tranquillement le vieillard.

Le jeune homme regarda le vieillard avec stupéur et anxiété.

—Et vous, vous vous nommez...

—Je me nomme... ?

—Enrich.

—D'où savez-vous mon nom ?

—Dieu vous envoie ici, jeune homme, Dieu vous envoie ici, dit le vieillard ; soyez le bienvenu.

—Comment cela ?

—Une jeune fille a été compromise lâchement par un noble, et il faut satisfaction ou réparation, reprit le vieillard d'une voix solennelle : si ce noble ne vous fait point réparation, vous demanderez satisfaction, car je suis trop vieux pour l'exiger, moi, et vous l'obtiendrez, vous, jeune homme !

—Moi ? dit Enrich dont l'étonnement était plus grand.

—Vous, répondit le vieillard ; vous, car cette jeune fille dont je vous parlais se nomme Alice.

Enrich recula.

—Alice ! s'écria-t-il ; Alice !

Puis il reprit bientôt :

—Mais qui donc êtes-vous ?

—C'est au nom de Marguerite que je vous parle, jeune homme.

—Conduisez-moi, vieillard, auprès de l'homme qui a compromis Alice, dit avec force Enrich.

—En ce moment toute entrevue serait inutile, répondit le fou, car ce jeune homme est blessé ; mais dans quelques jours il sera rétabli, et dans quelques jours je vous conduirai devant lui.

—Dites-moi alors où est Alice.

—Vous la verrez ce soir.

—Et jusque-là que faut-il faire ?

—Jusque-là, inconnu pour tout le monde en ce pays.

—Pour tout le monde ?

—Oui.

—Et dans quel but ?

—C'est au nom de Marguerite que je vous parle, —et Marguerite est sa mère ; —de plus, vous savez ce qu'elle vous a promis.

—J'obéirai, vieillard.

—Maintenant, il faut nous quitter, jeune homme ; parcourez ces montagnes et réfléchissez à tout ce que je vous ai dit.

Il se dirigea vers la porte de sa chaumière, l'ouvrit, fit signe à Enrich de sortir ; celui-ci sortit en silence ; le vieillard lui tendit la main, que le jeune homme serra ; puis ils se regardèrent tous deux.

—A ce soir, dit le fou.

—A ce soir, dit Enrich.

XVIII.

Longtemps après le départ d'Enrich, le fou était encore debout sur le seuil de sa porte ; il repassait dans sa pensée tous les événements survenus depuis la veille, et par moment courbait la tête, mais avec résignation et sans aucune plainte. L'arrivée du jeune homme dont Marguerite lui avait parlé le matin, lui semblait un secours du Ciel miséricordieux ; ce jeune homme aimait Alice, et son amour lui était un garant de l'éclatante réparation que l'honneur de sa petite-fille allait obtenir. Puis il songea bientôt que, dans ce duel inévitable, ce jeune homme pourrait succomber, victime de sa générosité, de son dévouement, et cette pensée le consterna ; car alors Alice n'en serait pas moins déshonorée. Il résolut de retourner chez le duc de Morand, et de ne point sortir de son château qu'il ne l'eut rencontré. Il prit son bâton, décrocha ses pistolets, les cacha dans sa poitrine, ouvrit la porte de sa cabane et se mit en route.

Pendant ce temps, tout était en rumeur au château de Morand ; des médecins avaient été appelés, et après avoir examiné la blessure d'Arthur, l'avaient déclarée fort peu dangereuse ; le vieux duc assis près du lit où son fils était placé le regardait avec inquiétude ; du reste, aucun signe de désespoir n'apparaissait sur son front pâle et sévère, aucune larme n'avait coulé de ses yeux ; il avait craint un instant que l'héritier de son nom illustre ne lui fût enlevé, mais il n'avait pas songé à son enfant. C'était un de ces anciens gentilshommes, comme on en voyait beaucoup autrefois, qui n'aiment dans leurs enfants que les continuateurs de leurs titres et de leur noblesse, mais qui n'éprouvent aucun autre sentiment ; — ce n'était pas son fils unique qu'il avait eu peur un instant de perdre, il avait tremblé pour son nom qui devait s'éteindre si Arthur mourait.

La colère bientôt remplaça la terreur ; — tout son orgueil se souleva d'indignation en pensant qu'une intrigue obscure avait failli lui coûter la vie de son fils, et il jura de se venger ; mais comment, et sur qui ? Il regretta alors le temps passé : — autrefois il eût pu faire jeter dans un cachot profond le misérable qui avait osé blesser son enfant ; mais aujourd'hui son ressentiment était inutile.

Arthur venait de s'endormir, et le vieillard, rassuré complètement, sortit de la chambre et alla s'enfermer dans son cabinet, sans renoncer toutefois à ses projets de vengeance.

Le fou en ce moment venait d'atteindre la longue avenue déserte qui conduisait en ligne droite au château de Morand ; et en ce moment aussi, Enrich, qui par hasard s'était dirigé de ce côté, aperçut le vieillard ; il le suivit lentement, en prenant garde toutefois d'être vu ; après une demi-heure de marche, le fou entra dans le château, et Enrich le vit entrer.

—Où peut-il aller ? se demanda-t-il.

Et après un silence, et quand le vieillard eut disparu :

—Attendons, se dit-il.

Il gravit un rocher, s'assit dessus, et songea à Alice.